

Robert Muchamore



L'ARMÉE SECRÈTE

Par l'auteur du best-seller **CHERUB**

Extrait de la publication



03. L'ARMÉE SECRÈTE

Début 1941. Fort de son succès en France occupée, Charles Henderson est de retour en Angleterre avec six orphelins prêts à se battre au service de Sa Majesté. Livrés à un instructeur intraitable, ces apprentis espions se préparent pour leur prochaine mission d'infiltration en territoire ennemi. Ils ignorent encore que leur chef, confronté au mépris de sa hiérarchie, se bat pour convaincre l'état-major britannique de ne pas dissoudre son unité. . .

POUR RAISON D'ÉTAT, CES AGENTS N'EXISTENT PAS.

www.hendersonsboys.fr



Entrez dans la communauté **CHERUB**
www.cherubcampus.fr

L'Armée secrète

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *Secret Army*

© Robert Muchamore 2010 pour le texte.

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

ISBN 978-2-203-07745-4

N° d'Édition : N.10EJDN000599.N001

© Casterman 2011 pour l'édition française

Achevé d'imprimer en novembre 2010, en Espagne par Edelvives.

Dépôt légal : janvier 2011 ; D. 2011/0053/182

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

L'ARMÉE SECRÈTE

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman



ISLANDE

ÎLES FÉROÉ

ÎLES SHETLAND

NORVÈGE

IRLANDE

DANEMARK

GRANDE BRETAGNE
LONDRES

PAYS-BAS

BELGIQUE

REICH ALLEMAND

PARIS
FRANCE

Stuttgart VI

Vichy

SUISSE

PORTUGAL
LISBONNE

ESPAGNE
MADRID

ITALIE

CORSE

ÎLES BALÉARES

SARDAIGNE

PROTECTORAT ESPAGNOL DU MAROC

ALGÉRIE

TUNISIE

EUROPE, JANVIER 1941



PREMIÈRE PARTIE

Janvier 1941

À la fin de l'année 1941, l'Europe de l'Ouest est aux mains de l'Allemagne nazie. Des tapis de bombes s'abattent sur les villes anglaises. Des U-boats traquent sans relâche les navires marchands afin de priver la Grande-Bretagne des matières premières indispensables à sa survie.

Un an plus tôt, le Premier Ministre britannique Winston Churchill a créé le Special Operations Executive (SOE), une armée secrète chargée des missions de renseignement et de sabotage en territoire occupé. À ces hommes, il a officiellement donné l'ordre de « mettre l'Europe à feu et à sang ».

Dès sa création, le SOE a établi son quartier général à Londres, au 64, Baker Street, et mis en place plusieurs camps d'entraînement. Le plus controversé d'entre eux est situé en bordure d'un champ de tir d'artillerie de l'armée britannique, au cœur de la campagne anglaise. Il abrite l'Espionage Research Unit B¹, une organisation placée sous le commandement de Charles Henderson.

Avant d'être nommé à ce poste, Henderson a mené une opération d'infiltration en France occupée. Les circonstances l'ayant amené à collaborer avec quatre enfants, il a pris conscience de l'atout représenté par ces jeunes agents dans le cadre des missions de renseignement. En effet, contrairement aux espions plus âgés, ces derniers n'éveillent pas les soupçons des adultes.

1. Unité de recherche et d'espionnage B (NdT).

La première équipe d'Henderson était composée de Marc Kilgour, un orphelin français âgé de douze ans, de Paul Clarke, un sujet britannique de onze ans, de sa sœur Rosie, treize ans, et de PT Bivott, un ressortissant américain de quinze ans recherché par la police de son pays.

Dès son retour en Angleterre, Henderson, placé sous le commandement du SOE, a commencé à sélectionner et à former d'autres recrues afin de mener de nouvelles opérations en France occupée.

CHAPITRE PREMIER

— Extinction des feux dans *sept* minutes! aboya Evan Williams. En place pour la revue!

C'était un Gallois râblé au front barré d'un unique et énorme sourcil. Dès son ordre lancé, les vingt-quatre garçons coururent aux quatre coins du dortoir, leurs pieds nus martelant le linoléum glacé, afin de ranger leur brosse à dents et d'étendre leur serviette sur un radiateur, puis chacun se posta au pied de sa couchette, prêt pour l'inspection.

Chaque lit était fait au carré. Les bottes étaient cirées, les tennis nettoyées et blanchies, puis disposées à dix heures dix sur les cantines de fer où les enfants rangeaient leurs effets.

— Garde à vous!

Les garçons se raidirent. Chevilles jointes, regard fixe, épaules en arrière. Williams aurait préféré que ses protégés portent une tenue identique, mais les nouveaux arrivants devaient se contenter de leur pyjama civil par souci d'économie.

— Pas mal, grogna-t-il en passant entre les deux premiers lits installés de part et d'autre de la travée.

Dès qu'il eut atteint la deuxième rangée, il s'approcha de la couchette de droite et s'accroupit pour passer une main entre le matelas et le sommier.

— Au nom du ciel! s'étrangla-t-il.

Le sourcil frémissant, il promena un doigt maculé de rouille sous le nez d'un garçon de treize ans aux cheveux bouclés et aux orbites caves.

Tristan Leconte savait ce que Williams avait en tête. C'était injuste. Tous les cadres de lit étaient rouillés. Par cette démonstration, le surveillant réaffirmait son autorité, démontrait qu'il pouvait coincer chaque résident, même ceux qui respectaient scrupuleusement ses ordres.

— Eh bien, Leconte ? Tu as avalé ta langue ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Tristan ignorait la traduction anglaise du mot « rouille », mais Williams exigeait des réponses rapides.

— C'est votre doigt, monsieur, dit-il avec un fort accent français.

Les autres élèves gloussèrent discrètement.

— Je sais bien que c'est mon doigt, foutue grenouille ! rugit-il. Je te demande de me dire ce qui se trouve *sur* mon doigt.

Il en colla l'extrémité sous le nez du garçon.

— Je ne connais pas ce mot, monsieur, expliqua Tristan.

— Espèce de demeuré ! hurla Williams avant de saisir le garçon par l'encolure du maillot de corps puis de le frapper sèchement à l'arrière de la tête du plat de la main. Douche froide, cinq heures du matin !

Sur ces mots, il relâcha sa victime et se dirigea vers le lit voisin.

Tristan frotta son crâne endolori puis se remit au garde-à-vous. Il détestait Williams, mais au fond, il ne s'en était pas trop mal tiré. Bien souvent, les corrections infligées à l'occasion des revues étaient d'une tout autre sévérité. Il tourna légèrement la tête de façon à pouvoir observer ses camarades. Il pouvait lire le soulagement sur leur visage, chaque fois que le surveillant passait devant eux sans faire de remarque.

— Martin Leconte, dit Williams en atteignant l'extrémité du dortoir. Voyons, voyons... On dirait que le crétinisme est une affaire de famille.

Martin, le frère de Tristan, n'avait que huit ans. Pourtant, le surveillant n'hésita pas à lui tordre l'oreille et à le secouer comme un prunier.

— Tes couvertures sont de travers, pauvre *imbécile*.

Le petit garçon lâcha un gémissement. Tristan sentit ses tripes se nouer. Impuissant, il regarda Williams défaire rageusement le lit de Martin.

Il se sentait coupable. Son frère était le plus jeune occupant du dortoir. D'ordinaire, il l'aidait à se préparer pour la revue, mais on l'avait envoyé chercher des bougies à l'étage, au bureau du personnel, et il avait tout juste eu le temps de faire son propre lit. Williams souleva le couvercle de la cantine de Martin.

— Jamais de ma vie je n'ai vu une telle pagaille ! rugit-il avant d'en répandre rageusement le contenu sur le sol. Tu ne serais pas un peu attardé, mon garçon ?

— Non, monsieur, sanglota l'enfant.

L'homme retourna la cantine d'un coup de pied puis secoua violemment Martin par les épaules.

— Ton nécessaire à cirage est dégoûtant. *Rien* n'est plié correctement. Il y a de la boue sur la semelle de tes tennis.

À chaque affirmation, Williams plantait brutalement ses pouces entre les côtes du petit garçon, provoquant des spasmes incontrôlables.

— Dans mon bureau, demain matin, à la première heure. Et pas d'eau chaude pendant une semaine.

— Non ! gémit Martin en tentant vainement de se libérer de l'emprise de son persécuteur. Laissez-moi tranquille !

Tristan savait qu'il s'exposait à de sévères mesures disciplinaires, mais il ne pouvait pas demeurer sans réaction face au traitement infligé à son petit frère.

— *Inacceptable* ! cria-t-il.

C'était le seul mot anglais approprié qui s'était formé dans son esprit. Il s'engagea dans la travée et marcha vers Williams

d'un pas décidé. Deux garçons le supplièrent à voix basse de regagner son lit. Un troisième se mit en travers de son chemin.

— Il va te tuer, murmura-t-il.

— Je t'assure, il vaut mieux faire profil bas, chuchota un quatrième.

Mais Tristan était déterminé.

Il visualisa l'acte héroïque qu'il brûlait d'accomplir : sécher Williams d'un direct à mâchoire, le décapiter d'un coup de sabre bien placé... Mais en réalité, il n'était qu'un garçon de treize ans vêtu d'un short et d'un maillot de corps, confronté à un adulte au regard féroce chaussé de bottes militaires.

— Oh, mais qui vient nous tenir compagnie ? s'amusa le surveillant, le visage éclairé d'un sourire dément, avant de pousser Martin vers la tête du lit. Que puis-je faire pour toi, mon gars ?

Tristan tremblait de tous ses membres, mais il était désormais impossible de battre en retraite sous les yeux de ses camarades.

— Il n'a que huit ans, dit-il. Pourquoi ne pas l'aider à s'améliorer, au lieu de le torturer ?

— Et qu'est-ce que tu comptes faire si je continue à ma manière, mon petit bonhomme ? le provoqua Williams. C'est mon dortoir. C'est moi qui établis les règles.

Tristan s'était battu à plusieurs reprises au cours de son existence, et il avait connu davantage de victoires que de défaites. Pourtant, déstabilisé par l'enjeu, il lança un coup de poing maladroit qui atteignit Williams au biceps et ne froissa même pas sa chemise.

— Tu oses porter la main sur moi ! rugit le surveillant.

Une seconde plus tard, Tristan se retrouva à plat ventre sur le lit de Martin, couché sur les jambes de son petit frère, immobilisé par une solide clé de bras.

— George, Tom, occupez-vous de lui.

George et Tom, quinze ans, jouaient les adjoints et les informateurs pour le compte de Williams. En échange, il les laissait rançonner et tyranniser les résidents les plus jeunes et les plus vulnérables.

— Emmenez-les en bas, ordonna le surveillant.

Il pointa l'index en direction de Tristan et ajouta :

— Et faites en sorte que ce transfert soit *très* inconfortable.

Tristan ignorait ce que son bourreau entendait par *en bas*, mais le sourire sadique de George et de Tom ne lui disait rien qui vaille. Les deux brutes le saisirent par les épaules et le traînèrent à l'extérieur du dortoir. Ils parcoururent un couloir glacial, pénétrèrent dans un vestiaire obscur et lui ordonnèrent de s'adosser dans un angle de la pièce.

— Bats-toi, salaud de Français, sourit George en adoptant une posture de boxeur.

Ce dernier portait un pyjama trop étroit. Son torse était si musclé qu'il ne pouvait en boutonner la chemise qu'à mi-hauteur.

Tristan leva les poings, mais le premier coup de son adversaire le força à baisser la garde. Un uppercut l'atteignit au menton et fit claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

— La fête ne fait que commencer, plaisanta George en saisissant sa victime par la nuque.

Il le força à se courber et lui porta un coup de genou à l'abdomen.

Tristan poussa un grognement, sentit un flot d'acide gastrique remonter dans sa gorge et vomit contre le mur. George lâcha une volée de coups puis fit un pas en arrière. Tom prit aussitôt le relais. Il tira sa victime au milieu de la pièce, lui fit un croche-patte et l'envoya rouler sur le lino.

— Ça fait mal, pas vrai, la grenouille ?

Secoué d'une quinte de toux, Tristan roula sur le dos puis s'assit péniblement, une main plaquée sur le ventre.

— On peut faire de toi ce qui nous chante, ajouta George. Quelle riche idée tu as eue de t'en prendre à Williams ! Tu as signé ton arrêt de mort.

Tristan, qui gisait dans la pénombre sous la menace des deux malabars, n'était pas en état de se défendre. Tous ses membres étaient douloureux, et un filet de sang coulait le long de son menton. Des cris résonnèrent dans le couloir. Dans l'encadrement de la porte, il aperçut les jambes de Martin qui tentait de s'arracher aux bras de Williams.

George souleva Tristan du sol et s'apprêtait à le frapper de nouveau lorsque le surveillant lança :

— Sortez-le de là. Je veux être dans ma chambre pour *Book at Bedtime*².

Un verrou claqua. Une main crispée sur la nuque de Martin, Williams ouvrit une porte d'un coup de pied. Aussitôt, un courant d'air froid balaya le couloir. Lorsque George le poussa dans la petite cour située derrière le bâtiment, Tristan comprit enfin ce que son tortionnaire entendait par *en bas*.

— Je ne veux pas y aller, pleurnicha Martin. S'il vous plaît, s'il vous plaît...

Williams souleva la trappe où le livreur déversait le charbon.

— C'est le seul moyen de te faire entrer un peu de plomb dans la cervelle, répliqua le surveillant. Assieds-toi au bord et laisse-toi tomber, ou je t'y expédie à coups de pied.

Le tas de charbon occupait un angle de la cave. Martin atterrit au sommet du monticule et trébucha sur les galets noirs jusqu'au sol de terre battue.

— Prends garde aux rats, ricana Tom. Ils te grignoteront les orteils si tu as le malheur de t'endormir.

George s'apprêtait à pousser Tristan dans l'ouverture.

2. Célèbre émission littéraire de la BBC (NdT).

— Attends une minute, ordonna Williams. Je n'en ai pas fini avec lui.

Tom passa un bras musculeux autour de la poitrine de sa victime. Williams s'approcha et lui adressa un sourire vénéneux. Au fond de la cave, Martin poussait des cris déchirants.

— Je n'ai jamais pu saquer les Français, gronda le surveillant avant de lui porter un direct à l'œil droit. Balancez-moi cette petite ordure.

George força Tristan à plier les genoux d'un violent coup de pied et, d'une simple poussée dans le dos, le précipita sur le tas de charbon. La trappe de bois se referma en claquant sur les frères Leconte, puis Williams poussa le verrou.

— Bonne nuit, les enfants, cracha-t-il.

— Et attention aux rongeurs, insista George.

Martin était adossé à un mur, près de la porte métallique donnant sur les cuisines. Il faisait noir comme dans un puits. Il pataugeait dans l'eau glacée, et il tremblait comme une feuille. Il était convaincu que la cave grouillait de blattes et d'araignées.

— Tristan ? gémit-il, avant de s'abandonner à une quinte de toux provoquée par la poussière de charbon en suspension.

Lorsque les voix de Williams et de ses complices se firent plus lointaines, il se déplaça à l'aveuglette vers le monticule. Ses mains se posèrent sur des morceaux de charbon glacés puis elles rencontrèrent le dos de son frère.

— Tristan ? répéta-t-il en martelant son corps inerte. Qu'est-ce qui se passe, Tristan ? Tu es mort ?

CHAPITRE DEUX

Le fauteuil s'inclina vers l'arrière dans un chuintement d'air comprimé. Marc Kilgour se retrouva face à l'énorme lampe d'examen. Ébloui et anxieux, il planta ses ongles dans les accoudoirs, puis étudia le plafond immaculé et les vitrines où étaient exposées prothèses et dents artificielles.

Le docteur Helen Murray, dont le cabinet londonien était établi à Harley Street, était spécialisée dans le traitement des enfants et des victimes de graves traumatismes dentaires. Elle écarta la lampe puis dévisagea le petit blond aux yeux bleus et aux cheveux ras.

— Nerveux ? demanda-t-elle d'une voix apaisante.

— Un peu, admit Marc.

— Quand t'es-tu rendu chez le dentiste pour la dernière fois ?

Marc s'exprimait avec un léger accent français, mais il était doué pour les langues, et nul n'aurait deviné qu'il n'étudiait l'anglais que depuis quatre mois.

— J'ai grandi dans un orphelinat, expliqua-t-il. Quand on avait une carie, le directeur enroulait un fil de fer autour de la dent malade et l'arrachait d'un coup sec.

— Mes méthodes sont *un peu plus* sophistiquées, sourit le docteur Murray. Mon équipement est tout neuf, en provenance directe des États-Unis. Maintenant, montre-moi tes dents.

Marc écarta largement les mâchoires, exhibant une dentition où il ne manquait qu'une incisive.

— J’ai vu bien pire, assura le docteur Murray en s’emparant d’un des instruments alignés sur un plateau métallique. Mais j’aperçois plusieurs caries, tout au fond. Tu dois insister sur ces zones-là quand tu te brosses les dents, sinon, tu recevras un dentier pour ton vingtième anniversaire.

Marc frissonna lorsque la femme glissa la sonde dans sa bouche et en posa la pointe sur sa mâchoire.

— Lève la langue... Voilà, c’est bien. Tu sens quelque chose quand j’insiste à cet endroit ?

— Hon-hon, répondit Marc.

Le souvenir de l’officier de la Gestapo arrachant son incisive, l’été précédent, était encore bien présent dans son esprit.

— Tu te souviens du morceau de racine que je t’ai montré sur la radio ? demanda le docteur Murray en saisissant un petit instrument équipé d’un miroir. La dent a été extraite si violemment qu’elle s’est cassée au niveau de la gencive. Le fragment s’est logé dans ta mâchoire, et c’est lui qui empêche la plaie de cicatriser. C’est pour ça que tu as toujours un peu mal. Je vais donc pratiquer une incision assez profonde pour la retirer, mais je vais tâcher de faire vite.

L’assistant spongea la sueur qui perlait au front de Marc. Ce dernier se raidit lorsque le docteur Murray approcha la lampe de son visage.

— Ouvre grand, sourit-elle. Il est possible que ça fasse un peu mal.

Malgré la lumière éblouissante, Marc parvint à garder les yeux entrouverts. Saisi d’épouvante, il aperçut la lame d’un scalpel pointée devant son nez.



Charles Henderson se trouvait à trois kilomètres de là, assis à une table de l’*Empire and India Club*, sur Pall Mall. Des

portraits de maharadjahs ornaient les murs lambrissés. L'établissement avait connu des jours meilleurs. L'ours empaillé exposé devant la porte semblait un peu voûté, et sa fourrure était toute pelée.

Henderson portait un uniforme de capitaine de frégate de la Navy aux manches galonnées d'or. L'homme qui lui faisait face arborait les distinctives de vice-maréchal de la Royal Air Force, un grade supérieur dans la hiérarchie militaire. Ils dégustaient un curry plein d'eau accompagné d'un unique bol de riz au safran.

Henderson avala un morceau de pomme de terre tiède et une bouchée d'agneau filandreux.

— C'est absolument infect.

Le vice-maréchal Walker hocha la tête.

— Ça me rappelle la nourriture de l'internat. À ce propos, où avez-vous suivi votre scolarité ?

— À Burghley Road.

Walker haussa un sourcil. Peu de militaires issus du milieu ouvrier parvenaient à se hisser au rang d'officier de la marine. Ils étaient encore plus rares dans les clubs pour gentlemen comme l'*Empire and India*.

— Disons que j'ai fait un mariage heureux, ajouta Henderson. C'est mon beau-père qui m'a permis de devenir membre.

— Je comprends, sourit Walker. Comment va votre épouse ? Joan, c'est bien ça ?

— Elle est un peu... particulière. Elle a beaucoup changé depuis que notre fille a été emportée par la tuberculose.

— Vous vivez toujours à Mayfair ?

Henderson secoua la tête.

— Ma femme n'a pas les nerfs assez solides pour supporter les bombardements. Nous avons laissé notre appartement à un couple de réfugiés juifs venus de Francfort, et nous nous sommes installés dans le camp d'entraînement.

— Bien, lâcha Walker en examinant avec suspicion un corps étranger qui flottait dans sa cuiller. Et vos garçons, comment se comportent-ils ?

— Ils sont formidables. J'ai déniché un instructeur japonais dans un camp d'internement. Il sait s'y prendre avec les recrues. Notre première promotion comprend six membres, et ils progressent à pas de géant. La surintendante McAfferty étudie plusieurs candidatures afin de former une seconde équipe.

— Selon vous, pourrait-il s'agir d'excréments de souris ? demanda Walker en lui présentant une petite boulette brune trouvée dans son assiette.

— Difficile à dire, répondit Henderson en réprimant un sourire. Aucun client n'est mort empoisonné dans cet établissement. En tout cas, si vous voulez conserver l'appétit, je vous conseille de ne pas vous poser trop de questions, par les temps qui courent.

— Ce sont des épices ! protesta une serveuse décharnée en se penchant au-dessus de la table. Vous vous attendiez à quoi en commandant ces saletés exotiques ? Maintenant, si vous voulez un dessert, faites votre choix en vitesse, parce que je tiens à rentrer chez moi avant le black-out, et que je dois dresser toutes les tables pour le service du soir.

Walter lâcha la boulette dans son curry puis repoussa son assiette.

— Peut-être pourriez-vous nous présenter le chariot des desserts ?

— Il n'y a que du baba au rhum et du crumble, grogna la serveuse. Avec les restrictions, ça fait quatre mois que nous n'avons plus besoin de chariot.

— Il est à quoi, votre crumble ? demanda Henderson.

— Notre cuisinier y ajoute ce qu'il trouve à l'intérieur des boîtes de conserve portant l'étiquette *fruits*. Je ne peux pas vous en dire plus.

Walker posa une main sur son ventre.

— Finalement, je crois que je suis rassasié. Je prendrai juste un café.

La serveuse désigna une table placée au fond du restaurant.

— La cafetière se trouve là-bas. Self-service.

Lorsque la femme eut emporté leurs assiettes, Henderson et Walker éclatèrent de rire.

— Le service est *fantastique* dans cet établissement, sourit ce dernier. Où sont passés les serveurs aux gants blancs d'avant-guerre ?

— Ils se battent contre les Boches, répondit Henderson. À ce propos, j'espérais que vous pourriez m'aider à contourner la procédure administrative. Mes garçons sont censés se préparer pour une opération sur le sol français. Ils ont besoin de parachutes pour l'entraînement, mais l'école de la Royal Air Force nous met des bâtons dans les roues.

Walker considéra longuement cette requête.

— Je vais être franc avec vous, Henderson, dit-il sur un ton ferme. Nous sommes nombreux au SOE à penser que votre projet est un peu... tiré par les cheveux. Charger de jeunes garçons de mener des opérations d'infiltration dans une zone de guerre, ce n'est pas très sérieux. Vous êtes un agent expérimenté, et vous connaissez le terrain mieux que personne. Nous pensons que vous devriez rejoindre le quartier général de Baker Street. Je vous propose de travailler à mes côtés, en tant que commandant en second. Pensez à l'importance de cette promotion : deux rangs hiérarchiques, Henderson ! Vous seriez chargés de toutes les opérations de renseignement en France occupée.

Henderson s'adressait à un officier de haut rang. Il convenait de répondre avec tact.

— Monsieur, s'il s'agit d'un ordre, je me présenterai dès demain au quartier général et m'efforcerai d'accomplir mon devoir. Mais avec tout le respect que je vous dois, je ne suis

qu'un agent opérationnel, pas un gratte-papier. Je ne connais rien de plus assommant que ces interminables réunions, et je déteste la bureaucratie.

— J'espérais que vous vous montreriez plus raisonnable, répliqua Walker avec raideur. Mais votre réponse ne m'étonne pas vraiment.

— Je ne suis tout simplement pas l'homme de la situation, monsieur.

— Vous restez convaincu que ces enfants espions peuvent faire basculer la situation en notre faveur ?

— Ça ne fait aucun doute, monsieur, répondit fermement Henderson. Pensez-vous être en mesure de régler mon problème de parachutes ?

Walker repoussa sa chaise et lâcha un profond soupir.

— Vous êtes sincère et courageux, Henderson, mais je ne suis pas le seul à douter du bien-fondé de votre projet. Les services de renseignement disposent de ressources limitées, et je ne suis pas certain que nous soyons en mesure de financer l'initiation au parachutisme de garçons de douze ans. En outre, je doute que ces derniers soient émotionnellement armés pour les opérations d'infiltration.

Henderson était ulcéré par ce retournement inattendu. Éprouvant des difficultés à respirer, il tira sur le col de sa chemise.

— Monsieur, déclara-t-il, l'opération visant à interrompre les projets de débarquement allemand sur le sol anglais a été couronnée de succès. Les enfants que j'ai employés se sont comportés de façon admirable. C'est leur jeunesse qui leur a permis d'opérer avec autant d'efficacité, car jamais les nazis ne les ont suspectés. Nous avons reçu une lettre de la hiérarchie indiquant que le Premier Ministre lui-même approuvait notre...

— Je connais parfaitement les circonstances dans lesquelles votre unité a été constituée, interrompit Walker, visiblement

irrité. Cependant, de nombreuses personnes dans l'entourage du Premier Ministre partagent nos doutes, et ses décisions ne sont pas irrévocables. Est-ce bien clair ?

— Oui, monsieur, répondit Henderson en s'efforçant de dissimuler sa colère.

— Pour le moment, je ne suis pas disposé à autoriser cet entraînement, ni à fournir davantage de moyens à l'Unité B. En outre, je dois vous avertir que le futur de cette organisation fait actuellement l'objet d'une enquête administrative.

— Monsieur, je vous demande simplement de permettre à mes agents de prouver leur valeur. Je sais que les ressources du SOE sont limitées, mais nous disposerons bientôt d'un commando capable de contrecarrer les projets allemands. Laissez-moi au moins plaider ma cause auprès des personnes chargées de mener l'enquête.

Walker se leva et jeta sa serviette sur la table.

— Votre unité n'est qu'un objet de distraction puéril. Si vous êtes amené à jouer un rôle quelconque dans le déroulement de cette enquête administrative, je vous en informerai par les voies officielles. À présent, vous voudrez bien m'excuser, mais je dois regagner Baker Street.

— Bien monsieur.

Le vice-maréchal Walker tourna les talons et se dirigea d'un pas martial vers le vestiaire. Henderson déboutonna le col de sa chemise et frotta pensivement son front rougi. Par quel miracle pourrait-il encore sauver son unité ?

CHAPITRE TROIS

Tristan leva les yeux vers le fin rai qui encadrait la trappe et constata que la lumière extérieure avait faibli. Selon ses estimations, ils se trouvaient dans la cave depuis au moins dix-huit heures. Plusieurs garçons étaient entrés dans la réserve afin de collecter du charbon. L'un des cuisiniers leur avait fourni une bouteille d'eau et un sac en papier contenant des épiluchures de légumes.

— Arrête de te frotter les yeux, dit Tristan en français. Ça ne fait qu'aggraver les choses.

Martin laissa tomber ses mains couvertes de suie le long de ses jambes. Il était au bord des larmes.

— Je n'arrive pas à m'en empêcher, gémit-il. Ça pique tellement fort.

La poussière lui brûlait la gorge. Elle se glissait sous ses vêtements, rendant leur contact insupportable. Des éclats de charbon tranchants lui blessaient la plante des pieds.

— Combien de temps ça va durer ?

— Je ne sais pas.

— On est là depuis quand ?

Tristan soupira.

— Ils nous ont enfermés ici hier, à l'heure du coucher. La nuit commence à tomber. Il doit être un peu plus de quatre heures de l'après-midi.

Martin compta sur ses doigts.

— Presque une journée, murmura-t-il. Ils ne vont pas tarder à venir nous chercher.

— Qu'est-ce qui prouve qu'ils ne vont pas nous garder ici une semaine entière ? objecta Tristan. Et arrête de poser sans arrêt les mêmes questions. Tu vas finir par me rendre fou.

— On devrait s'enfuir dès qu'ils nous auront libérés, dit Martin.

— Et pour aller où ? répliqua Tristan. On est au beau milieu du pays de Galles. Il neige, nous n'avons pas un sou, et on sera repérés dès qu'on ouvrira la bouche à cause de notre accent français.

— Je parle bien anglais. Beaucoup mieux que toi.

— Tu aurais mieux fait d'apprendre à faire ton lit correctement. Je t'ai expliqué vingt fois. Ça n'a rien de sorcier, nom d'un chien.

— Ce n'est pas ma faute si on est ici. C'est *toi* qui as frappé Mr Williams.

— Ah, la ferme ! cria Tristan. J'essayais juste de te venir en aide.

Martin secoua la tête puis lança un morceau de charbon contre la porte métallique.

— Si tu continues comme ça, ils vont descendre nous coller une raclée, avertit son frère.

— En tout cas, moi, je vais m'enfuir, dit le petit garçon. Je préfère mourir de froid que de continuer à vivre ici.



La surintendante Eileen McAfferty aperçut avec soulagement le panneau *Maison de correction de Hay-on-Wye* au travers du pare-brise de sa petite Austin. Elle aurait dû s'y présenter plusieurs heures plus tôt, mais un accident survenu sur la chaussée verglacée avait paralysé la circulation. De plus, tous les panneaux indicateurs du Royaume-Uni

avaient été démontés sur ordre du gouvernement, afin de contrarier la progression d'un hypothétique corps expéditionnaire allemand.

McAfferty s'engagea sous un portail de briques puis emprunta l'allée de gravier qui menait à l'entrée de l'établissement. La construction de style victorien lui rappelait son école de Glasgow. Mais cette école-là n'était pas noire de suie. Le jardin était bien entretenu. Une épaisse couche de neige recouvrait les terrains de sport et la place d'armes. Tout n'était que calme et silence.

L'intérieur du bâtiment offrait un tout autre spectacle. La porte principale grinça sur ses gonds, révélant un couloir éclairé par des ampoules nues. L'air embaumait la sueur et les petits pois bouillis.

— Il y a quelqu'un ? lança McAfferty en frottant ses mains l'une contre l'autre pour se réchauffer. Eh oh !

Cet appel, prononcé avec un fort accent écossais, résonna en écho sur les cloisons. Une secrétaire pas plus haute que trois pommes franchit une porte latérale et déclara sèchement :

— Pas de visites aujourd'hui.

Puis, découvrant l'uniforme de la Navy de la surintendante, elle se ratatina.

— J'ai essayé de vous joindre par téléphone, expliqua McAfferty, mais personne n'a répondu. Je suis à la recherche de deux garçons, Tristan et Martin Leconte.

— Vous êtes de la famille ? Sans quoi, je ne peux rien faire pour vous. Il faudra nous adresser une demande écrite et vous présenter aux heures de visite.

— Je suis ici dans le cadre d'une mission officielle. Cela fait longtemps que je recherche ces enfants.

— Les petits Français doivent se trouver à l'extérieur, mais je peux appeler leur responsable. À cette heure, il est sans doute en train de prendre le thé au salon.

Elle prit une profonde inspiration puis lança à pleins poumons :

— Mr Williams ! Vous êtes demandé à l'entrée !

— Nous nous trouvons dans une maison de redressement, n'est-ce pas ? demanda McAfferty. Une sorte de prison pour enfants...

— C'est exact, confirma la secrétaire. Nous ne disposons pas de cellules, mais en effet, les résidents sont placés dans ce centre sur décision de justice.

— Et savez-vous pour quelle raison les frères Leconte se trouvent ici ? À ma connaissance, ils n'ont commis aucun crime.

— Circonstances exceptionnelles, expliqua la femme. Nous accueillons des délinquants, c'est vrai, mais nous disposons de lits disponibles. Depuis les bombardements, avec tous ces enfants évacués de Londres, nous hébergeons quelques réfugiés.

McAfferty était abasourdie.

— Le plus jeune n'a que huit ans, il me semble.

— Martin, précisa la secrétaire. C'est l'un de nos plus jeunes pensionnaires. Avant la guerre, nous ne recevions que des résidents âgés de treize à dix-sept ans.

Williams franchit une porte donnant sur le couloir, à une dizaine de mètres de l'entrée. En dépit de sa petite taille, il s'adressa à McAfferty sur un ton autoritaire.

— C'est pourquoi ?

— Je souhaiterais m'entretenir avec Tristan et Martin Leconte.

— Je regrette, c'est impossible. Du moins pas aujourd'hui. Ils font de l'exercice à l'extérieur. Ensuite, ils dîneront et feront leurs devoirs. Vous ne pouvez pas vous présenter comme ça, à l'improviste. Nous avons des règles.

McAfferty serra les lèvres.

— En ce cas, j'attendrai qu'ils aient achevé leurs activités

de plein air. J'ai fait de nombreuses heures de route et je ne quitterai pas les lieux avant de les avoir rencontrés.

Elle trouvait à son interlocuteur un air singulièrement sournois, mais elle ignorait ce qu'il s'efforçait de lui cacher.

— Pourquoi tenez-vous tant à les voir ? demanda Williams. Qu'ont-ils de si formidable, ces chers petits ?

— Ils parlent français, expliqua McAfferty. Et ils peuvent nous rendre de grands services sur le plan militaire. Je vous ai adressé un courrier, j'ai tenté de vous joindre par téléphone, mais votre ligne doit être en dérangement.

— Nous n'avons reçu aucune lettre.

— Le téléphone ne fonctionne plus, confirma la secrétaire. Le poids de la neige a dû emporter un câble, et personne ne s'est soucié de le réparer. Mais nous avons bien reçu une lettre. Je suis certaine de l'avoir remise au directeur.

McAfferty haussa les sourcils.

— J'aimerais lui parler.

— Il est absent, s'exclama triomphalement Williams tandis que la secrétaire regagnait son bureau. Il fait partie du conseil local, et il a dû se rendre à une réunion à Newport. Il ne sera pas de retour avant vendredi.

— Cher monsieur, dit McAfferty, pourquoi ai-je la désagréable impression que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour me décourager de parler à ces garçons ?

— Il y a une procédure, madame. Vous vous trouvez dans une maison de correction. Nous devons appliquer certaines mesures de sécurité.

— Pour les résidents placés par les tribunaux, cela va sans dire. Mais les frères Leconte sont des réfugiés. Ils n'ont rien fait de mal.

— Pas de traitement de faveur.

McAfferty ne dissimula pas son étonnement.

— Vous affirmez que les enfants évacués à cause des

bombardements sont traités comme les voyous et les criminels de cet établissement ?

Avant que Williams n'ait pu formuler une réponse, la secrétaire réapparut, une lettre manuscrite à la main.

— Voilà ! s'exclama-t-elle. Monsieur le directeur m'a remis cette note vous autorisant à rencontrer les garçons et à les emmener s'ils remplissent vos critères de sélection.

McAfferty constata que la secrétaire employait une formule diplomatique. En réalité, l'autorisation était rédigée en ces termes : « *Faites-lui savoir qu'elle peut emporter autant de vauriens qu'il lui plaira, et que je me fiche pas mal de savoir ce qu'elle compte en faire.* »

— En ce cas, notre affaire est réglée, sourit McAfferty en consultant sa montre. Je dois questionner les frères Leconte avant de prendre ma décision. Comme j'ai de longues heures de route devant moi, je souhaiterais les voir sans trop tarder.

Williams s'empourpra. La détresse se lisait sur son visage.

— Très bien... je suppose que je n'ai pas le choix. Je vais les faire venir ici, mais je vais avoir besoin de quelques minutes pour leur donner une allure présentable.

McAfferty lui adressa un sourire malicieux.

— Peu importe à quoi ils ressemblent, Mr Williams. Je crois pouvoir soutenir la vue de deux enfants couverts de boue.



— Quelqu'un approche, dit Martin en reculant vers le tas de charbon.

La porte métallique s'ouvrit à la volée, et Williams déboula dans la cave. Il semblait aussi hargneux qu'à l'ordinaire, mais les garçons perçurent confusément qu'il était préoccupé.

— Il y a une femme ici qui veut vous rencontrer, aboya le surveillant. Alors vous allez sortir de ce trou à rats et vous

débarbouiller en vitesse. Le premier qui l'ouvre, je la lui ferme définitivement.

Les frères Leconte inspirèrent avec délice l'air glacial de la cour. Tristan massa ses côtes endolories, puis il constata qu'il était incapable d'ouvrir l'œil droit, dont la paupière avait gonflé démesurément. Williams les accompagna jusqu'à la chaufferie et les poussa dans l'escalier en colimaçon menant aux cuisines. Alors, à leur grand étonnement, il ne les conduisit pas directement vers les douches, mais emprunta la porte de service et le chemin boueux qui contournait le bâtiment et permettait aux résidents d'accéder directement à la salle de bains collective depuis les terrains de sport.

— Retirez vos sapes, ordonna-t-il en se penchant en avant pour tourner le robinet d'alimentation.

Les douze pommes de douche vissées au plafond entrèrent simultanément en action. Les garçons s'emparèrent de savonnettes disposées dans une niche carrelée, puis se précipitèrent sous l'eau chaude.

Un jus noirâtre zébra leur corps puis s'écoula à leurs pieds. La vapeur apaisait leurs poumons irrités par la poussière de charbon. Ils penchèrent la tête en arrière, écartèrent les mâchoires puis laissèrent l'eau couler dans leur gorge avant de la recracher.

— Frottez bien partout, ordonna Williams. Sous les ongles, derrière les oreilles. Et n'oubliez pas les cheveux. Je veux que ça mousse. Je serai de retour dans quelques instants. Vous avez intérêt à briller comme des sous-neufs.

Lorsque le surveillant eut quitté la pièce, Martin se tourna vers son frère.

— Tu crois qu'il s'est attiré des ennuis en nous enfermant dans la cave ? chuchota-t-il.

En dépit de ses côtes meurtries et de son œil mi-clos, Tristan sourit.

— Le directeur est peut-être rentré plus tôt que prévu. Si c'est le cas, Williams a dû se faire remonter les bretelles. Viens par là, je vais te laver les cheveux.

— L'eau est tellement chaude, c'est délicieux, gloussa Martin en examinant les coupures et les écorchures dont ses bras et ses jambes étaient constellés.

— Ferme les yeux, dit Tristan en frottant sa savonnette sur la tête de son frère.

Dès qu'il en eut chassé la mousse, Williams, de retour dans la salle de bains, tourna le robinet et leur jeta deux serviettes à la propreté douteuse.

— Séchez-vous en vitesse, ordonna-t-il en examinant les enfants de la tête aux pieds.

Malgré leurs efforts, ils n'étaient pas parvenus à éliminer toute la poussière de charbon incrustée sous leurs ongles, mais une fois habillés, le résultat serait tout à fait convenable.

— Je vous ai apporté des vêtements propres, dit-il sur un ton qui se voulait complice, pour la première fois depuis que Tristan et Martin avaient rejoint la maison de redressement.

Lorsqu'ils se furent essuyés, ces derniers considérèrent avec stupéfaction les sous-vêtements d'un blanc éclatant, les blouses parfaitement repassées et les bottes neuves posées sur le carrelage, à l'entrée de la salle.

— Maintenant, ouvrez bien vos oreilles : écoutez ce que cette femme est venue vous dire et contentez-vous de répondre simplement à ses questions. Pas de bavardages, c'est compris ?

McAfferty attendait les frères Leconte dans une salle de classe déserte, assise derrière le bureau de l'instituteur. Williams leur intima l'ordre de prendre place au premier rang, puis il se posta près de la porte. La blouse de Martin était immense. Tristan dut l'aider à en rouler les manches jusqu'aux poignets.

— Mon Dieu ! s'exclama McAfferty en désignant l'œil gonflé de ce dernier. Que t'est-il arrivé ?

Williams répondit à sa place :

— Toujours en train de se bagarrer. Il lui faut une discipline de fer.

Tristan hocha humblement la tête puis s'exprima en anglais :

— Je sais que je n'aurais pas dû me battre.

McAfferty se tourna vers le surveillant et lui parla d'une voix blanche :

— Je vous remercie, Mr Williams. Et n'oubliez pas de fermer la porte derrière vous.

Lorsqu'il eut quitté la salle de classe, elle ajouta, en français :

— Il m'a l'air plutôt louche, cet homme-là.

Les deux garçons étaient enchantés d'entendre l'inconnue s'exprimer dans leur langue natale, même si l'accent de McAfferty n'était pas des plus académiques.

— Tristan, j'ai entendu dire que tu avais fait preuve d'un courage exceptionnel lors de l'évacuation de Dunkerque, sourit-elle.

— Oh, ça n'avait rien d'extraordinaire, répondit l'intéressé, embarrassé, en contemplant la pointe de ses bottes. Mon père possédait un voilier, et je lui ai donné un coup de main. N'importe qui aurait fait comme moi.

— Mais ton père a été tué, ajouta McAfferty.

Tristan hocha la tête.

— Et pourtant, au lieu de te réfugier sur la côte anglaise, tu es retourné chercher Martin, puis tu as évacué onze soldats britanniques en Angleterre sous le feu ennemi.

Le garçon haussa modestement les épaules.

— Mon grand frère est un héros, dit gaiement Martin.

— Quelqu'un m'a raconté ton histoire, à Londres, à l'ambassade de France. Mais personne ne savait ce que tu étais